



anarchisme et non-violence

numéro **3**

- Editorial, 2.

- L'homme et la foule, 3.

- A propos des marches de la paix, 8.

- De l'inaction à l'action, 18.

- Informations objecteurs, 22.

- Masochiste ? 24.

- Courrier, 26.

- Une nouvelle force de frappe : l'action non violente, 33.

- Correspondants locaux, 36.

SOMMAIRE

LORS DE NOTRE DERNIERE RENCONTRE DE TRAVAIL, CONSIDERANT L'INTERET SUSCITE PAR NOTRE TENTATIVE, NOUS AVONS JUGE NECESSAIRE D'APPROFONDIR PLUS SYSTEMATIQUEMENT LES IDEES-FORCES DE L'ANARCHISME EN FONCTION DE LA SOCIETE ACTUELLE ET DES POSSIBILITES OFFERTES PAR LES METHODES NON VIOLENTES.

C'EST POURQUOI NOUS AVONS DETERMINE PLUSIEURS THEMES AUXQUELS NOUS VOUDRIONS CONSACRER PLUS PARTICULIEREMENT CERTAINS NUMEROS : TECHNIQUES NON VIOLENTES ET ENGAGEMENT PERSONNEL, LUTTE DE CLASSES ET NON-VIOLENCE, L'ETAT, EDUCATION ET NON-VIOLENCE, PSYCHOSOCIOLOGIE, RACISME, SEXUALITE, NON-VIOLENCE NON ANARCHISTE ET ANARCHISME RELIGIEUX, MILITARISME ET PACIFISME, OBJECTION DE CONSCIENCE ET SERVICE NATIONAL.

CES THEMES, NOUS L'ESPERONS, OUVRIRONT UN LARGE DEBAT, PERMETTANT DE CREER UN COURANT D'OPINION FAVORISANT AINSI LA POSSIBILITE D'ACTIONS DIRECTES NON VIOLENTES.

DANS CE NUMERO, UN EXPOSE CRITIQUE DES MARCHES DE LA PAIX ORGANISEES L'ETE DERNIER, LES POSSIBILITES ET LES LIMITES DE CETTE FORME D'ACTION, AINSI QU'UN COURRIER IMPORTANT, CONTRIBUTION DES LECTEURS AU DEBAT QUE NOUS AVONS OUVERT, FOURNIRONT, NOUS LE SOUHAITONS, MATIERE A REFLEXION POUR CHACUN.

L'homme

et la foule

Je me perds en mon moi aux mille facettes, je me découvre chaque jour différent, chaque instant contradictoire ; la réaction du moment trahissant l'action passée, je me cherche, crois me trouver et chaque fois me découvre tout autre.

Je ne puis juger personne ; je ne vois les autres qu'à travers mon image, qu'en fonction du « moi » momentané, ce « moi » égoïste et cruel qui aime, **juge**, condamne avec une certitude, une assurance définitive, jusqu'à ce qu'une autre facette de ce « moi » tourbillon ne renverse cet amour, ce jugement, cette condamnation, avec une assurance, une certitude tout aussi définitives. J'engloutis le monde, le transforme, le malaxe pour en faire un univers bien à moi — je me l'approprie — chaque individu en fait autant, ainsi cette terre existe en des millions d'exemplaires, chacun différent, et elle tourne, s'affole, s'arrête, bien des fois prête à exploser de ce bouillonnement d'idées, de cette multitude de pensées qui la broient.

Au lieu de lutter pour s'élever en un combat contre la nature, contre les autres, contre soi-même, en un combat pacifique et loyal, les hommes se saignent entre eux, se détruisent lentement, s'asservissent les uns aux autres. Le servilisme des uns, le dominisme des autres les entraînent en un chaos sans fin. Hier l'Indochine, la Hongrie, l'Algérie ; aujourd'hui la Grèce, le Vietnam, l'Inde même où la non-violence fit pourtant ses preuves. Qu'il s'agisse de guerres ou de révolutions, la notion d'individu est bafouée, piétinée. Pour sauvegarder les idées de quelques-uns, les pensées de chacun sont abolies, déclarées hors la loi, et ces troupeaux bélants qui vont aux sanglantes boucheries sans même un sursaut de révolte, un geste de recul, tuent et meurent avec indifférence, dans l'indifférence.

Jusqu'où nous mènerons ces mêlées barbares ? Des milliers de morts ici, des millions là-bas et cette guerre atomique prête à tout engloutir, qui plane sur nos têtes, qui conditionne chacune de nos pensées, qui enferme notre vie en un terrible carcan, viendra-t-elle, ne viendra-t-elle pas ? Abominables guerriers, depuis toujours ils empoisonnent notre vie, la laissent en suspens.

Tuer ou mourir pour une cause est détestable — les idées ne sont rien — mourrai-je pour celle d'aujourd'hui — je veux vivre celle du lendemain. Si je meurs maintenant, meure aussi le « moi » de toujours, je ne condamne qu'à l'instant, je refuse de tuer mon futur. En ce gouffre d'idées incertaines, j'en veux garder d'immuables

la vie je respecterai

ce principe, je l'ai définitivement acquis — ma vie, l'importance que je lui accorde a besoin de celle des autres — si tu meurs, je pourrais mourir aussi — pour accepter les autres il faut s'accepter soi-même, ma non-violence s'oppose au suicide comme au meurtre. Ce refus de tuer ou de mourir ne peut rester passif. Partout où il y a crime, partout où la mort frappe, mon esprit se révolte.

L'Etat, le plus monstrueux des assassins, entraîne en des conflits toujours plus meurtriers des millions d'hommes, leur impose la mort.

Cet Etat destructeur, il faut qu'il disparaisse. De tout temps, l'individu s'est aliéné à la masse et plus les Etats se réclament de la justice, de l'égalité, plus la liberté individuelle est inexistante ; la justice, il n'y en a qu'une, celle que les lois imposent. Quant à l'égalité, cheval de bataille de toutes les démocraties, que signifie-t-elle, sinon un moyen de plus de nous aliéner notre individualité.

La morale officielle s'incruste en chaque homme, le vide de toute sa substance, lui enlève toute réaction personnelle. Son image partout réfléchit l'image semblable. Robot patriote dont le cerveau enregistre sans broncher les leçons télévisées que lui distillent journellement ses directeurs de conscience, le mécanisme est bien huilé, rien ne grince !

— va voter ; il vote

— marie-toi, fais beaucoup d'enfants pour peupler le pays ; il procrée sans compter un progéniture qu'il ne peut que mal élever

— travaille pour nourrir ta famille ; il se tue à la tâche

— achète à crédit, achète ! Le confort soulagera ta peine ; il s'endette pour la vie.

Et enfin lorsque cet Etât-vampire réclame son sang, il se précipite à l'abattoir. Pour justifier ce sacrifice, on lui dit : regarde cet homme, c'est ton ennemi ; et il le hait — c'est normal, l'autre en fait autant — ils ont appris la même leçon.

En ce monde où nulle initiative n'est laissée à l'homme libre, où les consciences qui se révoltent sont clouées sur place par un appareil répressif phénoménal dont on arrivera même à se passer lorsque les esprits seront tous bien domestiqués, le révolté naturel, pas le révolté comme le chef, comme le parti, comme les copains, le révolté de « lui-même » se fait de plus en plus rare.

en ce monde où la vie de tous est maintenant entre les mains de quelques vieux politiciens ou militaires dépourvus de tout scrupule

« qu'ont-ils à faire de la vie des autres, la leur en est à ses derniers sursauts, ils ne rêvent que de mourir en apothéose, le beau feu d'artifice qu'ils se préparent, à en faire baver de jalousie ce pauvre Néron »

en ce monde où l'homme se détruit petit à petit, froidement, inconsciemment, sans même s'en rendre bien compte, quel espoir restait-il ? Cette sagesse qu'il nous semble avoir acquise, que ne fait-elle d'autres adeptes ? De tout temps, quelques hommes conscients de l'absurdité des guerres, des gouvernements ont consacré leur vie à sauvegarder l'individualité de chacun, que n'ont-ils fait bouler de neige ? — las ! l'exemple de l'Inde est caractéristique : il y a tout juste une génération des millions d'hommes se libéraient du joug colonialiste sans canon, sans généraux, sans viol ni pillage. Les fusils tournés contre eux remplirent leur sale besogne de mort, mais rien n'y fit : la première révolution non violente de l'histoire triomphait ; que d'espoirs, quel exemple !

Cent ans ne sont pas écoulés que ce même peuple, aux premiers roulements de tambours, aux premiers discours ronflants, pédants, patriotards de ses glorieux chefs, au pas cadencé, part pour le massacre.

Que s'est-il passé, comment expliquer un changement si brusque ? Ce peuple qui tint si vaillamment tête aux mercenaires anglais, est-ce donc cette foule hargneuse, chicanant pour des frontières dont elle n'a que faire ?

Entre les grappes humaines non violentes qui suivirent Gandhi et cette foule d'assassins patriotes, aucune différence ; les dieux changent, le troupeau reste le troupeau, bête, hargneux, malléable,

fourbe, admirable parfois selon qu'on lui commande. Le berger peut être un génie, il peut être aussi la pire des canailles, il n'en sera pas moins adulé ; en extase, la foule baisera les mains tour à tour pures et sanglantes, qu'importe ! Cette foule réclame un maître, un chef, un dieu ; elle veut ce qu'il veut, elle pense ce qu'il pense, elle fait ce qu'il dit, mais l'homme, l'individu, où se cache-t-il parmi ses semblables ? Est-il vidé à ce point de toute réaction personnelle ? L'homme est-il aussi ignoble, creux, vide que la foule ? Non, je ne puis le croire.

Chaque homme, pris à part, représente une valeur, cette valeur je peux l'apprécier, la détester, qu'importe ! Elle est ce qui fait chacun de nous ; je suis moi-même, tu es toi-même et nos forces peut-être se heurtent, peut-être s'accordent un temps, peut-être s'accordent toujours — qu'est-ce que cela peut bien faire ? Si je t'aime tant

MARTIN LUTHER KING
prend à partie la « bourgeoisie » noire

Martin Luther King prend à partie la « bourgeoisie » noire. Il a déclaré qu'il était « fatigué » de voir les Noirs bénéficier des fruits de l'intégration sans essayer de mettre en question les racines profondes de la ségrégation.

mieux, si je ne t'aime nous nous tournons le dos, chacun suit sa route, il se peut que nous nous croisions, en ce cas, ignorons-nous. Pourquoi s'évertuer à tout compliquer ?

Le monde moderne, mécanisé, a trop bien réglé la vie du travailleur, pas un heure il n'est laissé à lui-même, il finit par se vider et à la place, lentement, s'insinue la copie de l'homme type, l'homme de la foule, du troupeau.

Ce lavage de cerveau, de génération en génération, finira par dépersonnaliser totalement l'individu. Aujourd'hui qu'il est temps encore, que nous ne sommes pas totalement intoxiqués, il faut réagir, agir, mais comment ? Que faire ? Secouer l'individu, le sortir de sa léthargie demande beaucoup de travail et quel piteux résultat. Pour beaucoup d'efforts quel maigre butin. Dans l'esprit de chacun, action est suivie de réaction, nous voulons bien apporter beaucoup, mais demandons en échange. Pour concrétiser nos idées, il nous est nécessaire d'agir, mais il ne faut pas attendre grand-chose de nos activités

sinon le découragement vient vite, la lassitude étouffe rapidement le premier enthousiasme. Comme actions, toutes sont bonnes qui ne nuisent à l'individu, mais avant tout, ce qu'il faut, c'est se débarrasser d'un sectarisme si courant chez les anarchistes.

Nos forces si faibles, nous les étouffons encore par un éloignement dédaigneux de tout ce qui nous touche de près. L'individualisme forcené, le refus de ce qui n'est pas exactement nous est aussi nuisible que l'acceptation « en bloc ». Certaines organisations, certains hommes, qui ne sont pas anarchistes, luttent pour sauvegarder quelques aspects de l'individualité de chacun, du respect des autres. Avec eux, faisons un bout de chemin. Au premier croisement dangereux, il nous sera toujours possible de les quitter.

La lutte est sans grand espoir, le résultat est sans doute illusoire.

Cette société sans violence et sans Etat qu'ils nous plaît d'imaginer, peut-être ne verra-t-elle jamais le jour.

— Même si la société libertaire n'est qu'utopie, je n'en reste pas moins anarchiste

— même si l'Etat doit toujours exister sous une forme quelconque je me révolte contre sa tyrannie

— même si les guerres jamais ne cessent, je m'oppose à la violence.

Agir quand même, oui, il le faut, pour soi d'abord, mais aussi pour que, toujours, quelques individus surnagent, ne se laissent noyer dans les flots calmes de l'imbécillité.

Peut-être suis-je pessimiste, peut-être que de sursauts en sursauts, l'homme s'éveillera.

Peut-être qu'un jour...

..... Michel DAVID.

Divers camarades, qui ont participé à des marches de la Paix, nous ont communiqué leurs comptes rendus assortis de commentaires. Il s'agit de Denis Durand (Aix-Marseille), Julien Stern (Olten-Bâle), Lucien Grelaud (Saint-Priest-la-Prugne), Christiane Appert (Frontignan-Sète), Michel Tepernowski (Taverny-Suresnes), Jacky Turquin (Sud-Est). Denis Durand a rassemblé le tout et en a tiré un commentaire d'ensemble.

à propos

DES MARCHES DE LA PAIX

Le côté spectaculaire de l'affaire des « espions de la Paix » en Angleterre et des marches pour l'intégration des Noirs aux Etats-Unis a consacré la « marche de la Paix ». Bien que la presse n'en fasse pas aussi grand cas, dans beaucoup de pays européens (Grande-Bretagne, Allemagne, Suisse, France, etc.) se déroulent, généralement aux alen-

tours de Pâques, de telles manifestations.

Si ce genre n'en est en Europe qu'à ses débuts, il vient cependant en bonne place après d'autres formes de manifestations comme la grève, le rassemblement dans la rue, etc.

Quelques proches exemples nous permettront quelques considérations techniques, réflexions ou critiques.

marche de la paix...

AIX ● MARSEILLE

Première de ce genre dans la région, la marche eut lieu le dimanche 21 mars 1965. Les groupes d'Action civique non violente d'Aix et de Marseille l'avaient suggérée et avaient invité divers mouvements et individualités à l'organiser et à y participer (M.C.A.A., Mouvement de la Paix, Fédération de l'Education nationale, Fédération Anarchiste, « Anarchisme et Non-Violence »). Cette marche, de 20 à 25 km, clôturait la série de manifestations silencieuses qui avaient eu lieu, un samedi soir par mois, dans divers quartiers de Marseille. Environ 120 personnes se retrouvaient à Aix ; après avoir écouté les consignes générales et observé un temps de silence, ils défilèrent sur deux rangs dans les rues encombrées de la ville (ce jour-là, on votait !). Environ une heure après, à la sortie de la ville, près de 80 personnes se rangeaient en une seule file indienne et prenaient la

direction de Marseille. Un car les transporta de Lynes à Septèmes, cette portion de route (7 km) se trouvant en rase campagne. Vers 17 heures, le « cortège » pénétrait dans la banlieue ouvrière de Marseille. Les derniers kilomètres furent parcourus par environ 120 personnes ; la marche se termina vers 18 heures après une pause silencieuse en haut de la Canebière.

Tandis que quelques-uns distribuaient des tracts aux piétons comme aux voitures qui, le plus souvent, ralentissaient l'allure, tandis que quelques voitures suiveuses transportaient tracts, « chasubles », vêtements, les marcheurs défilaient silencieusement sur une file, suffisamment espacés pour laisser lire les slogans inscrits sur les « chasubles » qu'ils portaient. Celles-ci (deux pans en carton, liés et retenus sur les épaules par deux bouts de ficelle) s'avèrent beaucoup plus commodes à porter que des banderoles.

Le tract imprimé, distribué lors de cette marche, m'a paru être très intéressant.

En dehors de la présentation et de l'organisation de la marche, de quelques phrases bien forgées comme « La Paix est l'affaire de tous », des adresses de mouvements pacifistes ou non violents, de la signature des mouvements, et surtout de l'adresse du porte-parole, en dehors de tout cela, un judicieux rappel, l'article 19 de la Déclaration universelle des droits de l'homme : « *Tout individu a droit à la liberté d'opinion et d'expression, ce qui implique le droit de ne pas être inquiété pour ses opinions et celui de chercher, de recevoir et de répandre, sans considération de frontières, les informations et les idées par quelque moyen d'expression que ce soit.* » Enfin, ce tract explique clairement le but d'une telle marche ; il rappelle notamment le droit à la *désobéissance civile*. Voici comment :

« Elle a pour but (la marche) :

— de souligner la responsabilité commune que nous avons dans la paix comme dans la guerre : c'est, en effet, avec notre consentement tacite, voire notre complicité, en tout cas notre argent, que la guerre se prépare ; la paix peut se construire avec notre travail, notre dévouement, notre esprit de résistance civique ;

— d'informer l'opinion de la menace que font peser sur l'humanité les armes nucléaires d'ores et déjà préparées et suffisantes pour détruire cent fois la population du globe ; de rappeler aussi que toute explosion expérimentale est déjà « un attentat contre l'homme ». Certains pensent que l'équilibre de la terre préserve la paix. Mais, il peut y avoir : accident — erreur — cas de folie — faute de calcul diplomatique et militaire. Les armes atomiques, par leur multiplication, échapperont de plus en plus à notre contrôle ;

— de proclamer enfin ces deux principes universels :

1° Toutes les armes de destruction massive, qu'elles soient américaines, russes, anglaises, chinoises ou françaises, sont un crime et une erreur.

2° Tout homme, à quelque pays qu'il appartienne, a le droit de refuser sa collaboration à la fabrication et à l'emploi de telles armes.

Ce tract a été repris intégralement lors de la marche Brignoles-Cadarache.

marche de la paix...

OLTEN ● BALE (Suisse)

Elle eut lieu à Pâques et dura trois jours.

Les manifestants — 700 au départ, 2 000 à l'arrivée — étaient de nationalités très diverses (surtout des Suisses et des Allemands) ; on y distinguait une majorité de moins de 30 ans ; leurs origines « spirituelles » étaient très variées : non-violents, pacifistes, communistes, anarchistes, ennemis de la bombe atomique (mais non pacifistes et parfois même militaristes), Aguilu et les « Amis de la vie ». Le parcours (petits chemins, avec cependant accès à la route nationale, notamment à Liestal et à Bâle) réservait un accueil généralement assez froid, parfois même inexistant. A Bâle, où 2 000 à 3 000 personnes attendaient la marche, cet accueil fut plus chaleureux ; la manifestation était présidée par de nombreux conseillers et députés fédéraux, et le président du conseil cantonal ; les marcheurs furent hébergés au lycée de la ville. Cette marche a bénéficié du soutien actif des partis de gauche, organisations pacifistes et syndicales (en particulier de la Fédération des Ouvriers du Bois et du Bâtiment).

marches du 25 avril 1965

ORGANISÉES PAR LE M. C. A. A.

Ce même jour, 6 marches eurent lieu, organisées par le M.C.A.A. La marche Lille-Lomme fut interdite, un ministre étranger se trouvant à Lille, et fut remplacée par un meeting. La marche Rouen-Malaunay groupait 350 participants, celle de Mourenx-Pau, 250, celle de Cannes-Nice, 100 au départ, 200 à l'arrivée, celle de Paris, 250 au départ, 1 000 à l'arrivée, celle de Frontignan-Sète, 350, et celle sur Saint-Priest, 350 (dont 200 du M.C.A.A.). Le M.C.A.A. indique encore

que 15 000 affiches et 40 000 papillons gommés furent collés et que 90 000 tracts furent distribués. Il se signale satisfait malgré le petit nombre de participants. Il remarque à ce propos que de nombreux membres du M.C.A.A. prennent une carte, mais ne font rien.

.....

Saint - Priest - la - Prugne (Loire)

Le M.C.A.A. avait invité divers mouvements avec leurs propres banderoles et slogans. Y participaient l'A.C.N.V., le M.I.A.J., des groupes anarchistes, la Libre Pensée, le P.S.U., quelques « Témoignage chrétien », des militants C.F.D.T., ainsi que des ouvriers de l'usine d'uranium de Saint-Priest. Dans la semaine, les syndicats C.G.T. et C.F.D.T. avaient distribué environ 2 000 tracts à l'usine. De même, des affiches avaient déjà été collées dans les villages. « Le Progrès » et « Le Dauphiné » avaient annoncé la manifestation.

Plusieurs points de départ : entre autres Clermont-Ferrand, Vichy, Commentry, Montluçon et Roanne, d'où 200 personnes environ partirent en voiture vers la mine. Là, rendez-vous général : les banderoles sont déroulées et la marche (1,500 km.) commence. Deux cortèges encerclent la mine et se retrouvent sur la place du village. La marche se termine, après une prise de parole, par une lecture du message de Jean Rostand. Le « service d'ordre » était assez compact, mais correct (gendarmerie dans le village, C.R.S. 2 km plus loin). Il y eut une altercation avec la gendarmerie au sujet d'une banderole du M.I.A.J. de Saint-Chamond (Loire) : « Non à l'armée, non à la guerre. » Après discussion, la banderole fut maintenue.

La réunion se disloque vers 13 heures. Les départs se font plus ou moins en cortèges. Malgré le temps (neige et froid, environ 0°), les résultats semblent satisfaisants (accueil favorable de la population, distribution de tracts, ventes de journaux et insignes).

● Commentaires

Les gens viennent là par conviction, naturellement, mais aussi parce que cela n'engage pas à grand-chose. La manifestation terminée, l'« action » cesse pour les neuf dixièmes d'entre eux. D'autre part, ils se sentent beaucoup moins engagés en rase campagne qu'en ville devant leurs voisins, leurs employeurs, leurs commerçants.

On remarque une forte participation d'intellectuels (étudiants, instituteurs, professeurs) alors que celle des prolétaires est assez faible et manque beaucoup.

Bien que dites « non violentes », les marches sont surtout des marches silencieuses préparées en petits comités avec des gens mal informés

et pas toujours non violents, c'est-à-dire enclins à les rendre violentes en cas de provocation, voir l'exemple de la banderole de Saint-Chamond.

La lutte antiatomique n'est pas suffisante, il faut la déborder. Le M.C.A.A. est d'accord, mais ses slogans (d'ailleurs trop mous) n'en parlent que peu.

Frontignan - Sète

Elle rassemblait environ 350 personnes au départ. En silence, les marcheurs groupés deux par deux portaient des banderoles sur lesquelles on pouvait lire par exemple : « Halte au péril atomique », « Laisser préparer la bombe, c'est se tuer soi-même », etc.

A leur arrivée à Sète, vers midi, les marcheurs, plus de 400, furent longuement applaudis, puis accueillis par le maire de la ville. Celui-ci prononça alors un discours rappelant à la mémoire les camps de concentration et fit leur rapprochement avec les « fours crématoires » atomiques. Un des responsables de la marche lui succéda. Après avoir parlé d'Hiroshima, il dénonça l'explosion imminente de la bombe atomique française dans le Pacifique. L'après-midi, quelques « marcheurs » firent un sondage d'opinion publique à Sète. Par équipes de deux, ils notaient par écrit pour chaque personne interrogée son âge approximatif et ses réponses, afin d'établir des statistiques. Les trois questions posées étaient : « Que pensez-vous de la bombe atomique ? De la force de frappe ? Des marches de la Paix ? » Le plus souvent, il fallait noter soit pour, contre ou entre les deux. Quelques réponses intéressantes ou plus réfléchies ont cependant été données. Le plus généralement, les gens étaient contre la bombe sans préciser davantage. La question de la force de frappe était plus épineuse. Quant aux marches, une personne sur deux les trouvait folkloriques ou insuffisantes, l'autre étant sans opinion définie.

Cette marche débouchait ainsi sur une seconde forme d'information qui la complétait : le sondage d'opinion. Au point de vue pratique, on peut relever les deux critiques suivantes : le port de banderoles se révèle moins commode que celui de chasubles, la lecture en est plus difficile et le témoignage moins personnel ; être deux par deux demande plus de largeur qu'une file indienne, ce qui rend plus difficile la distribution des tracts et provoque des embouteillages. Dans cette marche qui comptait relativement un grand nombre de participants, le rôle des porte-parole était particulièrement délicat et exigeait d'eux une certaine expérience.

Taverny - Suresnès

Le M.C.A.A. organisait le dimanche 25 avril 1965 une « marche de la Paix » dans la banlieue parisienne. Au départ de Bessancourt (poste de commandement de la future force de frappe), nous étions environ 200 personnes de groupes et mouvements divers. Les tracts distribués n'étaient cependant signés que par le M.C.A.A.

Les banderoles et les pancartes avec les slogans habituels étaient nombreux. La banderole « Paix au Vietnam » a suscité un intérêt particulier.

En dehors des centres des agglomérations, nous avons rencontré très peu de gens et les 25 km que nous parcourûmes nous parurent plutôt monotones.

Arrivés à Suresnès (où se trouve les usines Dassault qui construisent les « Mirage-IV »), nous étions à peu près 500. C'est là que la marche s'est terminée par un discours de Jean Rostand.

● Commentaires

Une manifestation silencieuse, dans une banlieue à pavillons, cela n'attire pas grand-monde. Nous sommes passés dans quelques endroits où il y avait quand même un peu de monde (banlieue plus ouvrière, mais nous n'y fûmes que le dimanche après-midi, d'où peu de monde dans les rues).

Il aurait fallu des binious ou des cornemuses, même jouant des marches funèbres, vu le caractère de la

marche contre la bombe apocalyptique, pour que les gens sortent de chez eux.

Une manifestation comme celle-là aurait dû avoir lieu sur les Champs-Élysées ou à la République à 6 heures du soir. Évidemment, elle aurait été interdite, mais pour respecter la légalité on pourrait aussi bien aller en forêt de Fontainebleau ou dans le désert de Gobi.

A PROPOS DE TROIS MARCHES DANS LE SUD - EST

Le 25 avril 1965 eut lieu la marche Cannes-Nice (30 km) organisée par le M.C.A.A. de Nice, à laquelle ont participé de 60 à 80 marcheurs dont certains seulement pour la seconde partie, de Cagnes-sur-Mer à Nice. Au départ de Cannes, on redoutait quelque esclandre de la part d'un certain nombre de participants communistes et la possibilité de rencontrer sur le parcours des groupes de nationalistes ; mais il n'y eut aucun incident de ce genre. Les consignes, données le matin au départ, ne furent pas totalement suivies (distance pas très souvent respectée, certains fument et discutent). On peut regretter aussi que le discours prononcé à Nice ait été agressif et d'un ton

politique. Malgré tous ces défauts, la marche ne fut pas un fiasco, et il faut tenir compte que c'était la première expérience de ce genre du mouvement organisateur.

La marche Brignoles-Cadarache, organisée par le Mouvement de la Paix de Brignoles le 9 mai, fut d'un genre différent. Il ne s'agissait pas d'une marche continue, mais simplement d'une succession de traversées de villages et villes, le reste du parcours étant effectué en voiture. Cette marche réunit une trentaine de participants de divers mouvements. Beaucoup mieux préparée que la précédente, cette marche fut en quelque sorte une réussite pour les participants : consignes respectées ; pauses silencieuses de 10 à 15 minutes dans chaque village. Le discours final tenu sur la petite place de Tourves fut très bref et très clair, mettant l'accent sur une chose essentielle : la suppression des mots « guerre » et « ennemis ». La municipalité de Tourves offrit le pastis aux marcheurs avant leur séparation !

Le 13 juin, sur l'initiative d'un objecteur du camp de Brignoles, se déroula la marche Vidauban-Druguignan dont se déclarèrent responsables les mouvements suivants : A.C.N.V. de Marseille, M.C.A.A. de Nice, Mouvement de la Paix de Brignoles, Pax Christi de Marseille, « Anarchisme et Non-Violence ». Elle fut très mal préparée (aucune réunion préalable de discussion entre ces divers groupes) et ceci se répercuta sur le déroulement. Les consignes furent très mal respectées par certains qui n'avaient pas, semble-t-il, l'esprit de la marche (à la sortie de Vidauban, deux ou trois quittèrent le défilé pour fumer sur l'autre bord de la route ; d'autres n'arrêtèrent pas de bavarder). Les pauses de silence qui eurent lieu aux Arcs et devant la préfecture de Druguignan ne furent pas appréciées de tous les participants. Pendant l'arrêt de midi eut lieu un petit débat sur les objecteurs de Brignoles et sur les marches de la Paix non violentes.

● Commentaires

Il ressort de ces trois marches que la non-violence ne peut pas et ne doit pas être uniquement considérée comme une technique de manifestation, mais comme un état d'esprit qu'il faut s'efforcer d'acquiescer, ce qui demande beaucoup de réflexion et d'effort sur soi-même. Il n'est évidemment pas question d'imposer aux participants telle ou telle consigne, mais, si elles sont acceptées au départ, il faudrait qu'elles soient respectées tout au long du trajet car critiquer une chose sans l'avoir essayée ne me paraît pas une attitude valable. (Il vaut mieux alors la critiquer avant la marche et rechercher une autre

solution.) Il faudrait aussi se pencher sur quelques détails techniques, comme le fait de risquer plus ou moins l'accident en distribuant des tracts aux automobilistes.

Mais le plus grand danger de ces marches dites « de la Paix », c'est qu'elles risquent de tourner au folklore ou de servir de prétexte à pique-nique. (Je cite pour mémoire un certain projet qui courait à Brignoles consistant à manifester le matin dans deux ou trois villages, puis à passer le reste de l'après-midi sur la plage.) La non-violence ne peut se suffire de manifestations dégénérées et édulcorées, car si l'on

veut faire prendre conscience aux gens du problème de la paix, il faut que notre manifestation marque notre volonté et notre conviction de résoudre ce problème. Si notre conviction n'est pas très grande les gens le comprendront assez vite et se désintéresseront du problème. C'est pourquoi une marche ne doit pas être trop courte

(18-20 km me semblent un minimum), ni désordonnée. Il serait également bon de rechercher d'autres formes d'actions non violentes que la marche qui seraient susceptibles de toucher les gens profondément, et surtout ne pas se limiter à cette seule forme d'action qui alors ne deviendrait plus qu'une technique sans autre valeur.

QUELQUES REMARQUES GÉNÉRALES

Le problème de la préparation et de l'organisation d'une marche me semble très important. J'ai pu le remarquer au travers des participants. Certains, mal informés sur la non-violence, viennent là comme pour suivre la marche des autres. Il me semble qu'un manifestant devrait faire sa marche, c'est-à-dire qu'il la veut, qu'il la comprend, qu'il l'organise lui-même pour lui-même dans ce sens-là, enfin qu'il y apporte, d'abord, son individualité et, ensuite seulement, la représentativité d'un mouvement s'il le désire. Non pas suivre la volonté d'organiseurs, mais participer à l'organisation. Autrement dit, bien comprendre le pourquoi de la marche et marcher en conséquence : rester silencieux parce qu'on attribue un sens à ce silence et non pas parce que c'est la consigne. Cependant, une participation même minime est toujours trop importante pour ne pas nécessiter une préparation sérieuse. Nécessité ? Il arrive par exemple que certains, au cours de la marche, n'acceptent pas certaines consignes, soit qu'ils ne les connaissent pas, soit qu'ils ne les aient pas comprises au départ. C'est pourquoi la préparation me paraît primordiale. Prenons les choses au début.

Un groupe d'hommes a conscience de la nécessité d'une marche. Il en fait part à des personnes susceptibles d'être intéressées, ce qui nécessite un énorme travail de recherches et de contacts. Là, deux méthodes sont possibles : ou bien ce groupe est organisateur (c'est, me semble-t-il, le cas des marches du M.C.A.A.), ou bien ce groupe invite les futurs participants à être eux aussi des organisateurs (par exemple, la marche d'Aix-Marseille). Cette dernière méthode est à mon avis la meilleure. Non pas seulement parce que dans la première un groupe se distingue, mais surtout parce que le reste des personnes en profite pour abandonner une bonne part de leur responsabilité et de leur conscience, se contentant d'attendre le résultat des discussions.

Mais, me dira-t-on, des principes à la réalité... La seconde méthode manque-t-elle de réalisme, ou bien tout simplement est-elle plus difficile à réaliser ?

Ces principes précisés, il reste le travail de préparation. Il ne faut évidemment pas négliger les considérations pratiques ou techniques : le parcours, le port de « chasubles », de pancartes ou de banderoles et leur réalisation, distribution des tracts, prévoir le manger, le coucher (si cela est nécessaire), prévoir les réserves de tracts (il me semble à ce propos que quelques voitures suiveuses font bien l'affaire) et enfin informer sérieusement les participants des détails de l'organisation. S'il est convenu dès le départ que la marche doit avoir un caractère non violent, il faut qu'elle le présente. Ce caractère doit se trouver chez les marcheurs et dans les principes.

Prenons l'exemple du silence qu'il est convenu de respecter. Beaucoup ne le comprennent pas : dans ces conditions, qu'ils ne le tiennent pas, mais qu'ils quittent les rangs de façon à ne pas gêner la marche. Une remarque : l'ambiance fébrile d'une manifestation agitée où l'on crie de toutes parts « Paix au Vietnam » ou « Non à la Bombe » n'est guère favorable à la maîtrise de soi. Comparez-la avec le calme et la détente d'une marche silencieuse. J'ai donné au silence une signification purement pratique. On peut aussi le considérer comme étant une disposition commode pour la réflexion. Enfin, il me semble bon de rappeler que des cris ne valent pas une attitude ferme et diène. En résumé, il est compréhensible qu'une marche non violente soit silencieuse, que la consigne pour être acceptée doit être comprise et alors respectée.

Lors d'une préparation, il s'agit donc en particulier de se mettre d'accord sur quelques principes et d'en faire des consignes de façon que la marche ne dégénère pas au moindre incident. Les consignes données sur un bout de papier lors de la marche Aix-Marseille m'ont paru à cet effet intéressantes :

1° Le rassemblement se fera dans l'ordre et le silence.

2° Ecoutez le porte-parole.

3° Saluez les consignes des porteurs de brassards.

4° Ne parlez pas, ne répondez pas aux provocations.

5° Devant une intervention, seul le porte-parole dialogue.

6° En cas de force majeure, nous nous assiérons par terre sur décision du porte-parole. Ceux qui le désirent pourront s'en aller, à ce moment-là, silencieusement.

L'attitude des « autorités » étant bienveillante, ces consignes (excepté la première) furent inutiles et les porteurs de brassards n'existèrent qu'au début. Cependant il faut parer à toute éventualité.

La rédaction du tract n'est pas un petit problème. On pense immédiatement au style direct, en alignant des chiffres, des pourcentages ou des équivalences, en criant (écriture grasse) des slogans, des « vérités ». Je préfère encore le style du tract d'Aix : cette marche a pour but... Comme pour la question du silence, il ne s'agit peut-être pas de crier plus fort que les marchands de canons ou de bombes, mais d'adopter une attitude claire et ferme. Je lis sur le tract de Cannes-Nice une formule qui me révolte : « Avec les 100 000 autres « marcheurs de Pâques » en France, Grande-Bretagne, Allemagne... Avec les Jean Rostand, les Docteur Schweitzer, les Jacques Brel... Participez à la marche... » C'est une méthode de jour d'élection, et comme le dirait justement Jacques Brel : « Au suivant... »

Les tracts de Cannes et d'Aix ont ceci d'intéressant en commun : en dehors des signatures de mouvements, il y a un nom et une adresse. L'anonymat est rompu. Mais dans le premier, l'adresse est précédée de « organisation » ; dans le second, de « porte-parole ». Dans le premier cas, on marchait, dans le second, on participait. Faut-il rejeter la responsabilité de ses actes ? Des détails..., alors qu'on ne s'étonne pas du nombre de moutons.

Il m'apparaît donc qu'une marche doit être préparée sérieusement, bien à l'avance, de façon à avoir le temps nécessaire et suffisant. Cette préparation pourrait même être faite en plusieurs temps (détails pratiques, principes et consignes, tracts, information des participants éventuels de tous les détails...).

Comme on peut le constater, le Sud-Est de la France a vu se dérouler un certain nombre de manifestations. Peut-être trop. La marche d'Aix, la première, avait une tenue, mais le commentaire de celle de Draguignan était peu flatteur. Il est écrit plus haut : cels n'engage en rien. En effet, l'attitude bienveillante de la gendarmerie et le fait que les gens prennent l'habitude de ces marches sans risques contribuent à dévaluer le fort témoignage individuel que l'on devrait apporter dans une marche. Il semblerait donc qu'il ne faudrait pas exagérer le nombre de marches et qu'il serait préférable de varier les formes (ainsi la marche d'Aix, je le rappelle, clôturait une série de manifestations silencieuses dans des quartiers : pause, marche, chasubles et tracts). Une marche du genre de celles-ci n'est pas une action, mais un mode d'informations ainsi qu'un témoignage individuel. Il manque donc le complément, c'est-à-dire l'action qui porte.

de l'inaction à l'action

Pour être anarchiste, et même simplement pour être un homme, il faut d'abord se connaître, connaître ses réactions, ses désirs, ses ambitions, trouver la conception du monde qui convienne et les moyens pratiques d'y parvenir... Pour cela l'introspection est indispensable, la discussion, tant orale qu'écrite, est nécessaire, mais il arrive un moment où l'on ressent le besoin d'agir, de concrétiser ses idées, de se prouver qu'elles ne sont pas seulement réflexions intellectuelles et spéculatives propres à satisfaire l'imagination, mais peuvent être appliquées valablement et convenir à d'autres qu'à soi-même.

Mais que se propose alors le mouvement libertaire ? Uniquement un travail de propagande : collage d'affiches (ayant quelquefois un rapport avec l'actualité), vente de journaux, manifestations du souvenir et autres anniversaires, quelques galas et conférences, autrement dit un travail nécessaire certes, mais routinier, ingrat et n'ayant pas de prise directe sur l'événement.

Lorsque cet effort de propagande porte ses fruits et que des nouveaux viennent au mouvement libertaire, que leur propose-t-on comme action ? Rien, si ce n'est ce travail de propagande.

Et les nouveaux, insatisfaits de ce vide, en arrivent très vite à penser que les idées libertaires

sont bien belles, idéales même, mais que non applicables elles ne sont qu'utopiques et non viables... et de s'en aller, imprégnés tout de même d'un peu d'esprit libertaire, vers des mouvements plus actifs, même si cette activité n'est que factice, ne relève que de l'agitation pour l'agitation et n'est presque essentiellement tournée vers le réformisme et le parlementarisme... ou bien ils se renferment dans leur tour d'ivoire...

De quoi relève cette incapacité d'agir ? C'est assez difficile à définir, mais je discerne différentes causes : un certain monolithisme de pensée qui fait qu'on est plus porté vers le culte des « grands ancêtres » que vers la réflexion personnelle, la non-adaptation aux formes qu'a prises la société moderne, le fait de juger cette société d'après ce qu'en ont dit les « penseurs » du siècle dernier, alors que les formes d'exploitation ont changé du tout au tout, qu'elles sont plus souterraines, déguisées, enrobées qu'il y a cent ans, qu'on ne se heurte plus à l'injustice et à l'autorité d'une manière violente, nette, mais que l'Etat, l'Eglise et l'armée se sont adaptés, s'adaptent tous les jours, se servant des découvertes de la technique et de la psychologie, alors que nous en sommes restés au maître des forges, au sabre et au goupillon, et qu'il y a maintenant le directeur salarié et les comités d'entreprise, le prêtre ouvrier, le statut des objecteurs et le service national de défense...

Il y a aussi que, le progrès technique aidant, le confort s'est installé, rendant la situation matérielle des exploités comparable, toutes proportions gardées, à celle des exploités. Les exploités, s'ils trouvent l'exploitation anormale, c'est uniquement que pour la plupart ils n'aspirent qu'à remplacer leurs exploités, et vive la hiérarchie !

Et ce n'est pas en allant dans un groupe une fois par semaine que le « militant » anarchiste est prêt à renoncer à son confort matériel, à sa petite vie douillette, à sa sécurité en se lançant dans des actions qui ne peuvent lui valoir que des emmerdements, si ce n'est l'emprisonnement.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas en proposant aux anarchistes de « se contenter du rôle d'appoint » aux « marxistes », comme l'a fait Lucien Grelaud dans son « Plaidoyer pour une nouvelle méthode » (« A. et N.-V. » n° 2), que nous allons les remuer.

En effet, si les marxistes ont, semble-t-il, le même but final que nous, les moyens d'y parvenir sont diamétralement opposés : centralisme, dictature du prolétariat concrétisée dans l'Etat bureaucratique, parti unique, négation de l'individu au profit de la masse et des intérêts

supérieurs de la « Révolution » ; ces moyens étant la négation même de cette société future ne peuvent forcément pas y conduire.

Les marxistes l'ont en effet bien prouvé, car partout où ils ont pris le pouvoir, et même ailleurs, ils ont éliminé physiquement ceux qui sont des révolutionnaires authentiques et non des dictateurs en puissance ; et nos camarades morts par milliers démentent formellement qu'« il n'y a pas actuellement d'antagonisme majeur entre marxistes et anarchistes, si ce n'est sur le papier et dans les mots ».

Que les marxistes aient un jour le pouvoir dans ce pays et Grelaud aura tout le loisir d'en méditer la valeur au fond d'un cachot ou devant un peloton d'exécution.

Je sais bien qu'il existe des marxistes qui, effrayés tout de même par la bureaucratie et la dictature policière, se rapprochent de nos idées, en se justifiant, si besoin est, par les écrits de jeunesse de Marx, que des syndicalistes révolutionnaires marxisants côtoient des anarcho-syndicalistes, qu'il existe des socialistes humanistes même à la S.F.I.O.!

Qu'il soit possible d'œuvrer quelquefois avec ces marxistes-là sur un point précis, contre une injustice quelconque, je suis le premier à le reconnaître, mais il ne faut jamais perdre de vue que pour eux ce n'est qu'une étape, un marchepied sur le chemin du pouvoir.

De toute façon, il faut toujours garder présent à l'esprit le mal effroyable qu'ont fait au mouvement libertaire ceux qui ont tenté, par ouvriérisme, volonté d'efficacité à tout prix, une synthèse de l'anarchisme et du marxisme : ils ont vite transformé leur Fédération communiste libertaire en une officine d'agitateurs professionnels, doublée d'une organisation policière parallèle, allant même jusqu'à se présenter aux élections !

Ne revendiquant pas comme les marxistes le monopole de la « Vérité », n'étant pas par messianisme historique le seul porte-parole et la seule émanation des exploités, le mouvement libertaire se doit — et là je rejoins totalement Lucien Grelaud — d'œuvrer avec ceux qui, bien que ne se réclamant pas de l'anarchisme et ne contestant pas globalement la société, se consacrent à des problèmes bien particuliers, tels le planning familial, le désarmement nucléaire, etc.

C'est ce que nous faisons déjà les uns et les autres dans la mesure de nos possibilités, mais nombre de camarades s'y refusent, jugeant ces mouvements du haut de leur petite révolte, plus attachés à la lettre qu'à l'esprit du mouvement libertaire, sclérosés dans leurs « ismes ».

En effet, si les anarchistes n'ont plus d'action spécifique, ni d'action originale adaptée à l'évolution de la société et des esprits, il n'en reste pas moins que les idées libertaires ont pénétré largement dans différentes couches de la société et se sont petit à petit imposées dans différents domaines : sexualité, contrôle des naissances, non-patriotisme et antimilitarisme, un certain antiparlementarisme, condition féminine, etc.

Ce n'est pas au nombre de militants, aux effectifs qu'on peut juger de l'importance, de la force des idées libertaires, et ce n'est pas en ressassant les idées des « grands ancêtres » ni en proclamant la révolution pour demain que l'on récupérera les militants qui se sont écartés du mouvement et que l'on touchera les générations nouvelles...

Il faut leur proposer notre conception du monde — dont l'esprit n'a pas changé depuis un siècle — avec une formulation moderne ainsi qu'une action adaptée dans ses méthodes et dans son objectif à la société actuelle.

C'est ce que nous essayons de faire dans cette revue en espérant ainsi dégager les modalités d'une action spécifiquement anarchiste que nous ne concevons pas autrement que non violente.

Michel

TEPERNOWSKI



~~~~~  
Tous les moyens sont bons.

*Pour toucher un nombre de lecteurs important, des pacifistes américains ont publié leurs appels en faveur de la paix au Vietnam dans les annonces publicitaires du « New York Times ».*

~~~~~

INFORMATIONS OBJECTEURS ● INFORMATIONS OBJECTEURS

Dans le dernier numéro d'« Anarchisme et Non-Violence », nous avons publié la lettre envoyée au ministre de l'Intérieur par 33 objecteurs du camp de Brignoles. Ils expliquaient dans cette lettre les raisons qui les avaient amenés à cesser le travail.

Nous allons dans ce numéro vous exposer brièvement les événements qui se sont succédé depuis.

Peu de temps après cette lettre, les signataires étaient interrogés individuellement de façon à sélectionner les meneurs. Suite à cela, le 16 octobre, au petit jour, des C.R.S. embarquent 20 objecteurs et les conduisent à Uzès où ils sont internés pour une soixantaine de jours. Une note de service du ministre de l'Intérieur informe les objecteurs restant à Brignoles qu'aucun espoir de révision du statut ne semble permis. Il y est dit, entre autres, que les appelés versés « par bienveillance » dans une formation civile assurant un travail d'intérêt général sont soumis aux règles de discipline générale des Forces armées et restent justiciables des tribunaux militaires. Ces règles, en voici quelques-unes brièvement :

- Obligation d'obéir en tout lieu, sans hésitation ni murmure (sic) aux ordres des supérieurs hiérarchiques ;
- Obligation d'avoir une tenue correcte ;
- Interdiction de participer à des manifestations d'ordre politique (les marches de la paix semblent en faire partie !)
- Interdiction de quitter le camp sans autorisation régulière, etc.

A la suite de cette lecture, 11 des objecteurs restant à Brignoles se déclarent solidaires des internés d'Uzès. Le 2 novembre, l'administration leur accorde une permission de 5 jours, puis les envoie faire un stage à Nainville-les-Roches dans un centre de la Protection civile où ils sont très bien traités. Pendant ce stage, ils reçoivent des cours de défense passive qu'ils ne semblent pas avoir refusé de suivre.

Pendant ce temps, à Brignoles, une vingtaine de nouveaux objecteurs arrivent qui se déclarent solidaires de leurs camarades enfermés à Uzès, mais ils acceptent provisoirement de travailler.

Le 8 novembre, les objecteurs emprisonnés décident un jeûne de 15 jours pour réaffirmer leurs positions et réclamer une solution qui ne soit pas une demi-mesure.

Par solidarité, les nouveaux venus de Brignoles jeûnent quelques jours. Les 20 et 21 novembre, une quarantaine de réservistes : anciens

objecteurs, camarades d'« Anarchisme et Non-Violence », représentants de groupes de préparation à l'action non violente se rendent à Uzès où ils soutiennent, par un jeûne collectif, l'action des internés. De leur côté, Louis Lecoin, le pasteur Roser, André Philip et quelques autres contactent des représentants du gouvernement pour tenter d'améliorer le statut.

Le 13 décembre, les internés d'Uzès reviennent à Brignoles, où ils se voient accorder une permission d'une durée illimitée.

Les avis diffèrent quant au sort qui va leur être réservé. D'après les diverses informations que nous avons recueillies, le gouvernement aurait désigné une commission chargée d'étudier un nouveau statut : le groupement de secouristes-pompiers serait dissous ; les objecteurs ne seraient plus rattachés à un organisme paramilitaire, mais soit au ministère de l'Agriculture (ce qui est le vœu de presque tous les objecteurs), soit dispersés dans diverses branches, selon leurs capacités, mais surtout selon le bon vouloir de l'administration. Cette dernière solution, visant à séparer les objecteurs, enlèverait toute portée à leur tentative qui ne se limiterait plus qu'à une prise de conscience individuelle.

De toute façon, il est fort probable que le statut soit révisé. La dignité et la détermination qu'ont manifestées les objecteurs tous ces derniers temps, en dépit des profonds désaccords existant entre eux, ont contraint le gouvernement à prendre une décision. La période électorale, qui a paralysé le gouvernement, a retardé l'étude d'un nouveau statut.

Plusieurs questions aujourd'hui se posent auxquelles nous pourrions, nous l'espérons, répondre dans le prochain numéro de cette revue :

— Quel va être le nouveau statut ?

— La permission illimitée accordée aux objecteurs sera-t-elle comprise dans leur temps de service ?

— S'ils refusent le nouveau statut, ou s'ils sont amenés par la force des choses à ne pas se plier à certaines réglementations, seront-ils justiciables d'un tribunal civil ou d'un tribunal militaire ?

— Le droit de parler de l'objection de conscience ne sera-t-il toujours que toléré ?

— Et, enfin, la durée du service civil sera-t-elle toujours du double de celle du service militaire ?

Selon les décisions que prendra le gouvernement et en fonction des réactions des objecteurs, nous sommes prêts à soutenir ces derniers par diverses actions que nous avons envisagées, dans un contexte différent, lors de notre dernière rencontre de travail.

INFORMATIONS OBJECTEURS ● INFORMATIONS OBJECTEURS

masochiste?

Face à l'importance de l'empreinte religieuse sur la non-violence, il était évident que les anarchistes sensibilisés par la question recherchent des motivations dégagées de tout mysticisme et analysent les conditions d'une « non-violence spécifiquement anarchiste ». Et le souci de Laly (voir les précédents numéros) de préserver sa vie qui est une, limitée et sans l'espoir de la vie éternelle est absolument logique ; d'autant plus que Laly appartient à la tendance de l'anarchisme qui a le plus insisté sur le « vivre sa vie », le présentisme : l'individualisme anarchiste.

Mais l'individualisme farouche n'est pas tout l'anarchisme, et même l'individualisme n'implique pas cette garantie permanente de ne vouloir rien risquer de sa vie ; le danger même est une condition du plus grand épanouissement de l'individu.

A la limite, cette crainte de l'épreuve serait caracté-

ristique d'un certain conformisme, goûtant le statu quo de la sécurité bourgeoise, laissant aux autres la bagarre.

Pourtant l'argument de Laly mérite attention dans la mesure où il nous garde de trop d'exaltation et nous maintient la tête un peu plus froide. Mais, d'autre part, la lutte violente ou non violente est nécessaire ; violente ou non violente, la lutte est toujours sanctionnée d'ennuis divers, de coups et quelquefois de la mort. Est-il plus masochiste de lutter non violemment que violemment ? Qui veut bien se charger d'additionner les souffrances et les morts ?

Il y a incompatibilité entre l'action non violente et le désir de ne rien risquer : Laly peut-il penser que Lecoïn jeûnant à mort pour le statut des objecteurs de conscience avait prévu sa « limite de sécurité » ? Ce serait une offense gratuite. Lecoïn était prêt à mourir ;

le gouvernement en avait pleinement conscience et n'y tenait pas, aussi a-t-il cédé.

Je suivrais pourtant Laly s'il disait que l'on peut s'engager à des degrés différents : nous ne sommes pas toujours prêts à mourir, prêts à subir la prison, fût-ce pour un jour. Nous ne nous sentons pas toujours concernés, à tort ou à raison. Et les risques que l'on choisit sont à la mesure du courage, fonction de la cause et du moment. Il faut que les choses soient bien nettes, et je refuserais de m'engager avec un compagnon que je saurais prêt à lâcher prise au moment le plus difficile qui serait « sa limite de sécurité ».

Que Laly ne pense pas tromper l'adversaire (ici le gouvernement) sur ce point, celui-ci lui laissera passer sa limite de sécurité et bien

Après les bonzes sud-vietnamiens, trois pacifistes américains, pour protester contre la politique américaine au Vietnam, se suicident par le feu, méthode « non violente » que l'on pensait réservée au mysticisme bouddhique.

au-delà. Comptons plus sur la ténacité que sur la ruse pour vaincre. Il faut savoir que la non-violence demande un engagement qui, je le répète, peut se situer à des degrés divers.

Quant au masochisme de Lanza del Vasto, c'est une mauvaise polémique. S'il nous fallait l'attaquer nous le pourrions en stigmatisant l'Eglise catholique dans ce qu'elle a de réactionnaire, d'autoritaire et de violent, mais il y a des chances pour qu'il soit d'accord avec nous sur plus d'un point, et des plus importants.

Alors ?...

S'il faut mettre en cause la non-violence, c'est sur son efficacité et si l'on tient à dégager une spécificité libertaire n'y a-t-il pas suffisamment d'autres ressources dans l'universalité de l'anarchisme ? Sinon je demanderais si l'on peut, écrasés entre le totalitarisme communiste et le capitalisme, envisager encore d'agir sans être masochistes : nous avons toujours été vaincus.

André BERNARD.

COURRIER COURRIER COURRIER

D'YVON CHOTARD (SAINT-NAZAIRE)

Voici enfin le courage d'une attitude réaliste ; voici enfin la gifle aux folkloriques grandes gueules impuissantes et vaniteuses qui n'appartiennent ni au passé ni au présent du mouvement anarchiste. Vouloir refaire l'histoire comme elle a été faite et comme elle ne se reproduira plus, c'est délibérément choisir l'impuissance isolée. Traiter les autres de cons et les laisser faire, c'est une attitude de potache révolutionnaire. Comment veut-on voir progresser le mouvement anarchiste quand ceux qui s'en prétendent traditionnellement tirent à boulets rouges sur tous ceux qui veulent s'en rapprocher : les bourgeois sont des salauds, les marxistes sont des cons, les chrétiens sont des cons et des salauds, tout le monde est con sauf bien entendu l'« éternel » révolutionnaire anarchiste, l'aspirant Bakounine sans génie. Il est temps que l'anarchisme se réconcilie avec les travailleurs, avec tous les travailleurs. Il est temps que l'anarchisme adopte l'attitude franche, sans équivoque et pourtant lucide, des alliés de tout ce qui fait progresser l'humanité vers un mieux, qui la fait tendre vers cette révolution qui a échappé aux courageux lanceurs de bombes des décades passées.

Il faut bien reconnaître, bien qu'il en coûte, qu'à part la fabuleuse aventure de la Commune, la guerre d'Espagne et plusieurs autres, qu'à part les attentats terrifiants contre les hommes des pouvoirs, le mouvement anarchiste n'a entraîné que l'opposition quasi totale de la grosse majorité.

Et pourtant, comme je le disais plus haut, la Commune a suscité l'enthousiasme. Et pourtant l'ouvrier est contre l'autorité. Et pourtant, l'étudiant veut son indépendance. Et pourtant, le paysan se révolte contre l'Etat. Et pourtant, les hommes ont encore soif de liberté.

Alors ? Pourquoi cette désertion des masses au mouvement anarchiste ? Pourquoi ?

Mais il faut être complètement déséquilibré pour penser que les pères et les mères de famille risqueraient la vie de leurs enfants avec ceux qui prétendent détenir la société idéale au bout de leur fusil, ceux qui prétendent que surgira dans l'explosion des bombes l'image du bonheur futur.

C'est là précisément que réside l'utopie de ceux qui attendent lâchement la révolution dans un bel isolement.

Les anarchistes du passé avaient au moins le courage de leurs opinions. Ils croyaient à la violence comme moyen et ils utilisaient la violence. Mais à l'heure actuelle, quelle est la grande gueule qui ira lancer sa bombe et mourir avec elle ?

Bien pâles défenseurs de la violence ! Alors, qu'ils aillent jouer dans leur cour et laissent enfin la place à l'élaboration d'un mouvement, vaste celui-là, s'attachant lui, non d'abord à des idées hypothétiquement applicables dans l'avenir, mais s'attachant en priorité aux actions sans prétention, mais efficaces.

Avant de « donner » le pouvoir aux travailleurs, il faudrait peut-être les préparer en leur donnant leur usine, avant d'interdire la vie politique telle qu'elle est, il faudrait peut-être en préparer dès maintenant une autre.

Voilà une attitude d'hommes réellement libres et forts. Il ne faudra détruire les bidonvilles que lorsque nous aurons des résidences. J'aimerais mieux un bidonville que rien ou même qu'une vague promesse d'un appartement en H.L.M.

C'est cette attitude-là qui est en fait la non-violence. L'erreur ne résiste pas à l'évidence de la vérité, la magie ne résiste pas à la science. Il n'est pas nécessaire de combattre qui que ce soit corporellement pour faire comprendre aux travailleurs qu'un travail humain de six heures est préférable à un travail à la chaîne de huit ou neuf heures. Il suffit de présenter les faits sans exagération ni complaisance. Nul ne le contestera, mais encore faut-il le faire !

Est-ce à dire que cette attitude non violente ne nécessite aucun héroïsme, aucun courage ? Non, certes ! Car du courage il en faut (et il manque encore à beaucoup) pour affronter la réalité, pour démontrer par l'évidence.

Les anciens anarchistes s'attaquaient aux hommes d'Etat pour combattre l'Etat et ce qu'il faut maintenant c'est s'attaquer à l'Etat lui-même, sans détour et avec courage, s'attaquer au service militaire par le service civique, s'attaquer à la bombe atomique par l'amitié internationale, s'attaquer aux « services de désordre » par l'ordre, s'attaquer au pouvoir par la désobéissance, car contrairement à ce

que pense J.-P. Laly, la non-violence ce n'est pas s'asseoir dans la rue ou faire la grève de la faim. Ça c'est encore une attitude passive, il faut au contraire trouver un plan total d'action concrète, il faut prévoir en agissant et agir selon des plans précis, établis sérieusement (enfin !). Gandhi quand il faisait détruire les réserves alimentaires anglaises ne frappait pas les Anglais avec une épée, mais il risquait (il a pu s'en rendre compte) la prison : cette désobéissance civile s'accompagnait de la préparation (restée malheureusement inachevée) de l'indépendance indienne. C'est cet ensemble qui fait la non-violence. La non-violence est un tout et si l'on veut aller vers une non-violence spécifiquement anarchiste, il convient de ne pas prendre dans un ensemble de règles ce qui plaît et de rejeter ce qui ne plaît pas. On n'arriverait qu'à une méthode bâtarde sans beauté ni valeur morale. Si J.-P. Laly pense que la non-violence n'est qu'un moyen pratique, sans danger et au rabais pour remplacer les bombes, il n'a encore rien compris à la non-violence (qu'il veuille bien pardonner cette « violence » épistolaire...).

En effet, la non-violence sans risque, c'est précisément la lâcheté au sujet de laquelle Gandhi a écrit de façon très claire : « S'il n'y avait le choix qu'entre la violence et la lâcheté, je n'hésiterais pas à conseiller la violence. »

La non-violence n'est pas le retour aux non-compromissions diplomatiques de nos républiques, mais elle suppose au contraire le même courage qui a guidé nos chers lanceurs de bombes du passé. Il n'y a pas d'ironie en mon cœur quand je parle de ces aînés à qui la colère était le choix.

Nous aurons besoin de ce courage pour les manifestations face au « désordre armé », pour les grèves de la faim à mort, pour la prison, le mépris et le reste. Si l'on ne veut pas aller au bout de la non-violence et s'arrêter en chemin, il faut chercher un autre moyen et laisser tomber celui-ci.

La preuve de la valeur de la non-violence réside précisément dans le fait qu'on peut et qu'il faut la conduire jusqu'au bout. Cela se fait sans contradiction contrairement à la violence qui, poussée à l'extrême, ne mène qu'à la destruction totale. La supériorité de la non-violence, c'est qu'elle peut être à la fois moyen et fin et, si l'on veut bien méditer trente secondes, on s'apercevra que la non-violence en tant que fin conduit à cette société que Proudhon esquissait déjà.

Il est donc grand temps que nous définissions une ligne d'action précise et large cependant qui recrutera tous ceux qui veulent le bonheur des hommes sur cette bonne vieille terre fatiguée de tant

de violence et de tant de haine. Il est grand temps que l'on oublie les querelles métaphysiques et byzantines pour agir contre les erreurs vers la victoire finale de tous les hommes. Il est grand temps que la bombe atomique soit hors la loi. Il est grand temps que les soldats s'arment de pelles pour nourrir les enfants indiens ou chinois. Il est grand temps que chacun ait le droit à la culture et aux études supérieures. Il est grand temps...

DE LOUIS PIRON (THONVILLE)

Un article a retenu mon attention, celui de J.-P. Laly, *Vers une non-violence spécifiquement anarchiste* ; à mon avis il s'est fourvoyé, en voulant démontrer que la non-violence anarchiste est totalement différente de la non-violence mystique de Lanza del Vasto par exemple. En effet, il aboutit à une contradiction fondamentale dans l'action à entreprendre, ... « si les non-violents mystiques peuvent aller jusqu'au bout, jusqu'à la privation de vie, les anarchistes ne peuvent aller que jusqu'à la limite de sécurité... » et comme action à entreprendre : refaire l'expérience Lecoq !

Mais il me semble qu'une grève de la faim que l'on prévoit, d'avance, pourvue d'une limite de sécurité n'en est plus une ; comment prendre au sérieux des gens qui mènent une action en excluant le moindre risque, et si on ne les prend pas au sérieux, comment escompter un résultat ? Ou alors s'il établit la limite de sécurité (dans le cas d'une grève de la faim) à deux doigts de la mort, sait-il qu'à ce niveau l'organisme aura déjà pris un sérieux coup ? Que ceci entraînera, et aura déjà entraîné pas mal de souffrances *physiques* ? Souffrances physiques que par ailleurs il refuse... Et les souffrances causées par le manque de nutrition arrivent très vite, très très vite, pas seulement quand on se trouve à deux doigts de la mort ! Et bien sûr sans aller jusqu'à ce stade, on peut les supporter, mais on n'est plus très loin du masochisme alors, car dans les douleurs ressenties pendant l'action, le gréviste éprouve une satisfaction : celle de croire son action utile, il idéalise son acte, il est *mystique*.

Non, vraiment, je ne crois pas que la grève de la faim soit une arme utilisable par des anarchistes non violents, il y en a d'autres, violence suivant les circonstances, mais dans l'arsenal non violent, assez opportuniste sur ce point ; j'utiliserai la violence ou la non-violence suivant les circonstances, mais dans l'arsenal non violent, il est certain que jamais je ne me laisserai aller à une grève de la faim que je me connais incapable de mener assez loin, et je refuse d'encourager qui que ce soit à le faire ; une grève de la faim qui

se veut efficace doit être menée jusqu'au bout ou alors c'est un vaste bluff qui prendra une fois, mais pas deux, un bluff qui aurait pour résultat de déconsidérer aux yeux du public ceux qui l'auraient entreprise ; c'est une arme à double tranchant, cherchons-en à un seul tranchant, qui auront l'avantage, même en cas de non-efficacité, de ne pas se retourner contre nous.

DE JEAN LAGRAVE (PARIS)

Dans un article intitulé *la Double Objection* (« A. et N.-V. », n° 2, octobre 1965), Marcel Viaud aborde le problème de la réorganisation de la Défense nationale. Sommairement, à l'aide de textes officiels, il brosse un tableau de la situation dans laquelle se trouveront les citoyens français de demain. Il ne semble pas, en effet, que cette organisation soit mise en place et apte à fonctionner actuellement d'une manière totalement efficace. Beaucoup n'ont pas encore eu le privilège de faire connaissance avec le fichier national. Un nouveau train de lois et décrets ont d'ailleurs été promulgués le 8 juillet dernier et il est probable que d'autres suivront.

Sur les motifs profonds de cette réorganisation, syndicalistes et pacifistes ont des thèses quelque peu différentes ; selon moi, elles s'additionnent et se complètent.

Pour les premiers, il n'y a rien de nouveau pour le temps de guerre puisque pendant les conflits précédents, les civils de l'arrière étaient réquisitionnés et dépendaient déjà de la juridiction militaire. La nouveauté réside dans le fait que les lois peuvent s'appliquer en cas de menace « notamment sur une partie du territoire, sur un secteur de la vie nationale ou une fraction de la population » (art. 6). Certaines menaces de réquisition ont déjà été justifiées par référence à l'ordonnance du 7 janvier 1959.

L'aspect antiouvrier apparaît pleinement à la lumière des textes et des faits.

Pour les pacifistes, c'est l'aspect nouveau de la guerre totale (utilisation d'armes atomiques, bactériologiques, engins spatiaux, etc.) qui a nécessité ces réformes ; les notions classiques de front, zone, etc., n'ont plus de signification puisque tous les citoyens sont concernés sans discrimination. (Nous espérons cependant que le général et ses laquais disposent, dès maintenant, d'abris antiatomiques confortables et spacieux...)

Quelle que soit l'interprétation donnée, les militants conscients savent que cette législation nouvelle laisse présager un avenir particulièrement sombre. On est alors en droit de s'étonner devant le silence des appareils politiques et syndicaux de tous ordres.

L'usine dans laquelle je travaille s'est vu « octroyer » un statut de défense. Délégués et militants ouvriers ont vivement réagi, mais il semble que la bureaucratie syndicale n'ait pas voulu s'intéresser au problème puisque nous avons attendu trois semaines un tract dénonçant mollement cette affectation et en tout cas ne débouchant sur aucune sorte d'action, même minime. Rares sont ceux qui ont refusé de signer leur fiche individuelle. Conséquemment à mon refus et au cours d'un entretien avec le chef du personnel, j'ai pu apprendre que n'étant pas « défini », je me trouverais, en cas d'application de ce statut de défense, en état de... désertion !

Il me semble également utile de souligner que les Allemands seraient sur le point de bénéficier d'une loi dite « fondamentale ». Des projets concernant « l'état d'urgence » sont dans les tiroirs et en seraient déjà sortis si, contrairement à ce qui se passe en France, une violente opposition ne s'était manifestée de la part des syndicats et milieux de gauche.

Les origines de cette « loi d'urgence » remontent à 1958, et c'est l'été dernier qu'elle fut soumise au parlement. Le S.P.D. (parti « social-démocrate »), bien que formant des réserves, a d'ailleurs participé à son élaboration.

Cette « loi fondamentale » garantit l'exercice du droit de grève, mais une loi annexe permet la réquisition de tout citoyen entre 18 et 65 ans (55 pour les femmes) sur son lieu de travail ou en tout autre lieu pour les besoins de la défense.

« Pour être prête à tout moment à faire face à l'état d'urgence », il est évident que la population doit, dès le vote de ces lois, se livrer à de exercices divers, faire l'achat du matériel de protection et du ravitaillement nécessaires et se soumettre à l'encadrement de plusieurs hiérarchies de personnel nommées par les autorités. Il n'est vraiment pas exagéré de parler d'une militarisation totale de la population et d'une disparition de la distinction entre temps de paix et temps de guerre. » (*Partisans*, n° 22, François Maspero Edit.; octobre 1965.)

Journalistes, militants syndicaux peuvent être contraints à un « hébergement collectif ».

Un avocat allemand, M. Hannover, écrit : « En réalité la peur d'une grève générale est le motif conscient ou inconscient de toute législation sur l'état d'urgence. »

Le parallélisme avec les lois françaises est pour le moins frappant : à croire que la coopération n'est pas infructueuse et n'a pas fait faillite dans tous les domaines.

Meetings, marches, manifestations diverses ont jusqu'à présent fait reculer le gouvernement fédéral. Intellectuels en ouvriers mènent ensemble le combat bien que l'appareil du D.G.B. (puissante centrale syndicale groupant 6 millions de travailleurs) ne semble pas désireux d'entrer en conflit avec la S.P.D. dont 180 députés ont des responsabilités syndicales.

La réaction est cependant telle à la base que, selon plusieurs dirigeants syndicaux, la promulgation de ces lois entraînerait probablement la grève générale.

En dehors des textes officiels peu « digestibles », je signale un fascicule de trente pages. C'est le supplément au n° 24 de l'Officier de réserve de janvier 1963. Edit. de l'Armée française, 10, rue de Chateaudun, Paris-9° : 0,50 F. Si les perspectives de ces militaires sont plus que différentes des nôtres, ce document, les Nouvelles Institutions militaires et la Démocratie, me semble être un outil de travail intéressant.

ACTION SYNDICALE ET NON-VIOLENCE

●

Une trentaine d'étudiants d'Antony font une grève de la faim de 48 heures pour manifester leur mécontentement envers leurs conditions de logement et l'intrusion des forces de police dans leur résidence.

● ●

Un syndicaliste C.G.T. a entrepris une grève de la faim pour protester contre son licenciement d'une entreprise de textile et son non-reclassement.

● ● ●

Trente-cinq anciens instructeurs d'Algérie ont fait une grève de la faim de plus d'une semaine pour faire aboutir leurs revendications professionnelles.

Dès les premiers mots, dès les premières idées développées, J. Pyronnet s'inscrit, lui aussi, comme révolutionnaire : la société est faite pour et par l'individu, pour tous les individus, or un nombre de plus en plus considérable de ceux-ci sont mécontents, mal à l'aise, malheureux, la société est donc mauvaise, ou incomplète, ou anormale. Elle doit donc disparaître. Nous sommes là aussi d'accord, bien sûr. Où nous le sommes moins, c'est lorsque Lanza del Vasto dans le chapitre Action psychologique et non-violence active semble rendre le matérialisme, l'athéisme responsables de l'état de fait actuel.

Il est vrai que la foi, la religion esquaivaient bien des problèmes : on faisait le bien par peur, on obéissait par peur, et ainsi de suite ; bien trop souvent la foi ne venait qu'après pour beaucoup de croyants.

Aujourd'hui, une partie de ceux qui se sont dégagés de cela en sont conscients, la majorité des hommes a, hélas ! besoin, dans l'actuel et de par son inexpérience, d'un « bâton de soutien » d'une consolation, d'une justification, d'un guide, et combien de fois n'avons-nous pas entendu, comme conclusion d'une discussion sur ces problèmes : « Mais alors si l'on m'enlève aussi ça (la foi), que me restera-t-il ? Autant mourir. »

Matérialistes, athées, nous n'avons pas mis d'autres idées, d'autres mystiques à la place de la religion, mais pour ceux d'entre nous qui sont convaincus et sercins dans leurs conceptions, celles-là ne sont pas nécessaires, elles sont même inutiles, seraient néfastes et remettraient, encore une fois, tout en question.

Bien que matérialistes et athées, nous sommes aussi sensibles à la justice, à la beauté, à la vérité, à la bonté ; nous avons remplacé la charité au nom de Dieu par la solidarité au nom du plaisir de donner, de la joie de voir un être humain ou un animal heureux.

Nous ne nous considérons pas comme des êtres imparfaits, incomplets, à qui manquerait la foi, mais comme des êtres heureux sans elle.

Un être normal a-t-il besoin d'une canne ?...

Nous sommes heureux sans foi, sans religion, sans autorité spirituelle, par le simple fait qu'il nous est plus agréable d'être heureux et de voir les autres heureux que d'être malheureux, de faire du mal et d'en jouir.

Après l'introduction de J. Pyronnet viennent des textes choisis sur des faits mal connus : de Lanza del Vasto sur la résistance des professeurs norvégiens au nazisme, de Martin Luther King sur le combat des Noirs américains contre la ségrégation, d'amis anglais, enfin, sur les problèmes atomiques et leur importance capitale dans le combat non violent.

J. Pyronnet fait ensuite le point de deux années d'action non violente en France, allant de la définition du non-violent à une analyse succincte du pouvoir, en passant par l'objection de conscience, la défense civile nationale et la désobéissance civique, brochant un tableau instructif et documenté, à bien des égards, tant pour le profane que pour l'initié.

Une conclusion rapide, enfin, sur le conflit sino-indien et la dégénérescence de la non-violence en Inde depuis sa quasi-officialisation, clôt ce livre qui devrait rester encore longtemps un sujet de méditation, de discussion et d'enrichissement pour tous ceux qui se réclament de la non-violence ou y tendent.

Lucien
GRELAUD.

.....

livres traitant de L'ANARCHISME

L'Anarchisme, de la doctrine à l'action, par Daniel Guérin, collection Idées, Gallimard, 2,90 F.



Ni Dieu, ni Maître, histoire et anthologie de l'anarchisme, par Daniel Guérin, Librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris (11^e), 36 F.



Fédéralisme, socialisme et antihiérogisme, de Michel Bakounine, Librairie Publico, 9 F.



U.R.S.S., Etat-patron tout-puissant, de Zemliak, La Ruche Ouvrière, 10, rue de Montmorency, Paris (3^e), 9 F.



L'Internationale de 1864, par Hem Day, Pensée et Action, B.P. 4, Bruxelles 29 (Belgique), 8 F.

et de la NON-VIOLENCE

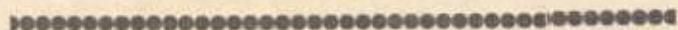
Une nouvelle force de frappe : l'action non-violente, par Joseph Pyronnet, Editions Témoinage Chrétien, 10 F.

Une cinquantaine de «non-violents» ont manifesté le 27-11, face à l'ambassade américaine à Paris, leur solidarité avec les pacifistes américains qui luttent contre la guerre au Vietnam, lesquels, au nombre de trente mille, participaient à une « marche sur Washington ».



Le 8-12, au Sud-Vietnam, l'armée gouvernementale tire sur des paysans qui protestaient contre les bombardements de leurs villages. Nombreux tués et blessés.

CORRESPONDANTS LOCAUX



BORDEAUX :

Jean Coulardeau. 68, rue Montgolfier.

BRIGNOLES :

Alain Depoorter. 6, rue Jules-Ferry.

MARSEILLE :

Denis Durand. Vieille Bourse du Travail, salle n° 3 B,
13, rue de l'Académie (1^{re}).

PARIS :

Michel Tepernowski.
16, rue Neuve-de-la-Chardonnière (18^e).

ROANNE :

Lucien Grelaud. H.L.M., appartement 27,
rue Albert-Thomas.

TOULON :

Marcel Viaud. Chemin de la Courtine, Ollioules.

BRUXELLES :

Hem Day. Boîte postale 4, Bruxelles 29.

LAUSANNE :

Marianne Enckell. 24, avenue de Beaumont,
1012 Lausanne.



BOITE AUX LETTRES : Michel TEPERNOWSKI.
16, rue Neuve-de-la-Chardonnière - Paris (18^e).



Cahiers d'études trimestriels

Directeur de la publication : Michel Tepernowski

PRIX DU NUMERO : 2 F.

ABONNEMENT DE QUATRE NUMEROS : 8 F.

C.C.P. : Marcel Viaud, 2.298-84, Marseille.

QUELQUES DONNÉES FONDAMENTALES

— Les structures de la société actuelle sont essentiellement étatiques ; elles ne peuvent se maintenir que par l'autorité et la violence.

— Les anarchistes préconisent la disparition de l'Etat ; ils proposent une société sans autorité où la violence ne se manifesterait plus dans les rapports sociaux.

— Face au pouvoir et à l'autorité, les anarchistes ont apporté des solutions libertaires (fédéralisme, syndicalisme, etc.) ; mais en opposant la violence à la violence, ils l'ont ainsi légitimée.

— De toute façon, devant le gigantisme actuel des forces répressives et la mise en condition psychologique, la violence insurrectionnelle paraît impuissante.

— Les méthodes non violentes paraissent être le moyen d'action le plus conforme aux théories anarchistes ; elles constituent une force qui permet d'éviter les conséquences autoritaires de la violence.

— L'action directe non violente a surtout été utilisée par des groupements religieux, généralement avec succès, mais la non-violence n'est pas plus d'essence religieuse que la violence est anarchiste et athée. C'est pourquoi il est nécessaire d'étudier et de mettre en pratique ces formes d'action.

Nous posons donc la primauté de la non-violence et estimons que le ralliement à « Anarchisme et non-violence » devrait impliquer l'emploi de la non-violence tant dans l'action sociale que dans le comportement individuel.